

## La société esclavagiste vue par une Békée des Antilles: Marie-Reine de Jaham, *Le sang du volcan*

---

Benjamin NGONG

**Résumé :** Depuis que les Afro-antillais ont entrepris de réécrire l'Histoire des Antilles à leur manière, on a rarement vu des Blancs créoles contemporains prendre la plume pour en faire autant. Marie-Reine de Jaham brise ce tabou. Mais, en souscrivant à l'historiographie officielle, son livre semble fermer les portes de l'Histoire — haut lieu de la mémoire — aux Antillais pour la deuxième fois; la première fois étant le silence de quatre siècles qu'a duré la Traite négrière.

Aux environs de 1921, période pendant laquelle les Afro-antillais ont entrepris de réécrire l'Histoire des Antilles à leur manière, on a rarement vu des Blancs créoles contemporains prendre la plume pour en faire autant. L'écrivaine martiniquaise Marie-Reine de Jaham paraît donc comme un cas « atypique » intéressant. Dans *Le sang du volcan*, la Békée donne à lire, avec une sensibilité toute particulière, sa vision des faits: l'autre approche, du point de vue du dominant, sur l'univers esclavagiste antillais avec ses différentes classes sociales, ses conflits raciaux, ses luttes d'influence et de pouvoir. Cette prise de parole, bien qu'inattendue, ne semble pas innocente parce que, dans un premier temps, son récit obéit à la logique d'un discours historicisant; ensuite ce discours est outrageusement oublieux du *topos* de l'esclavage, même s'il s'en sert comme toile de fond; et enfin, lorsqu'on analyse les objets de valeurs du

livre, on se rend compte que le prédicat psychologique, le rhème, c'est-à-dire la véritable *topique* du roman de Jaham est loin des préoccupations d'émancipation et de liberté des esclaves.

Paru en 1997, *Le sang du volcan* est le deuxième volume de la saga de deux grandes familles martiniquaises commencée avec *L'or des îles*. Il dépeint la suite des tribulations de deux puissantes dynasties créoles, les Solis et les Tara, l'une blanche et l'autre métisse, dont la rivalité remonte au fantastique essor du sucre au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les deux clans sont parvenus à se maintenir au sommet de l'élite locale grâce à un jeu subtil d'alliances et de ruptures. La rivalité destructrice et tenace qui les anime tient crânement tête à tous les bouleversements socio-politiques et économiques jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'antagonisme entre les Solis, qui possèdent et dirigent la Volcane, la plus belle Habitation de l'île, et les Tara, riches négociants en sucre, résiste à tout, même à l'avènement de la Deuxième République (1848). Mais, contre toute attente, cette rivalité cède le pas à un rapprochement stratégique entre Akwaba de Solis et Phœbé Tara, adversaires de toujours. Ensemble, elles entreprennent de parer à l'urgence de l'émergence inattendue et non désirée d'un troisième clan, celui des Noirs. Le roman s'achève à la mort, ensevelies par les laves de l'irruption de la montagne Pelée en 1902, des deux figures représentatives du pouvoir créole de la Martinique.

Si l'on se réfère aux travaux de Lukács dans *Le roman historique*, il est clair que *Le sang du volcan* obéit aux principes du roman dit historique, car il met à contribution la plupart des événements qui ont émaillés l'Histoire, au sens de «relation des événements du passé jugés dignes de mémoire.» (Rochmann 112) Marie-Reine de Jaham associe, de manière admirable, l'impérieuse tâche heuristique de création, de fictionnalisation à l'exhibition des preuves historiques issues d'un travail minutieux de vérification et de recherche aux sources. Processus réfléchi et bien ordonné, cette technique d'assemblage et de réécriture de l'historiographie officielle passe, en amont de toute opération scripturaire, par le choix stratégique d'une trame solidement ancrée dans la mémoire collective. En effet, les six parties du livre sont datées de manière précisément à rappeler un événement historique d'envergure locale ou internationale. Que l'action du premier chapitre se déroule en 1779 n'est pas fortuit ! En fait, cette date prépare le lecteur à la Révolution française qui suit et qui voit, au chapitre deux, le drapeau à lys remplacé par une cocarde bleu blanc rouge, les nouveaux symboles d'égalité, de liberté et de fraternité prônés par les Droits de l'Homme nouvellement promulgués en France. Le chapitre trois, quant à lui, rappelle le rétablissement, en 1802, de l'esclavage dans les colonies françaises après la première abolition de 1794. Les autres sections du livre

retiennent respectivement comme événements principaux: la période d'émancipation des colonies anglaises et surtout de la révolution de juillet 1830; la proclamation de la Deuxième République en 1848 et la grande irruption de la montagne Pelée qui raya la ville de Saint-Pierre de la carte du monde en 1902.

Dès lors, il est évident que *Le sang du volcan* appartient incontestablement au micro genre du roman historique. Mais Jaham insère l'Histoire dans la fiction de façon particulière, le plus souvent par le biais de conversations. Par exemple, c'est pendant l'une d'entre elles que l'on apprend la chute du roi Louis-Philippe et l'avènement de la République en France. De là, tout laisse à croire que les faits historiques ont une prégnance prépondérante certaine sur le fictionnel. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, hormis les événements historiques restitués dans leur linéarité chronologique, comme dans la structure des différents chapitres du livre, il ne se passe pas grand chose? La fiction elle-même est bien mince : on naît, on se marie et on meurt. Le dessein démiurgique de l'auteure semble céder sous la force de l'événementiel qui, paraît-il, lui dicte le choix de tel ou tel fait historique bon à insérer dans le récit. Autrement dit, la narration obéit à la logique synchronique et diachronique événementielle de la réalité historique et se révèle en fin de compte d'une linéarité plate et affligeante.

Le pacte narratologique et le contrat de lecture que propose l'auteure sont assez particuliers. En effet, Jaham raconte les faits réels par le prisme des personnages fictifs, mais surtout avec ceux ayant effectivement existé. Elle nous fait donc savoir que *Le sang du volcan* entretient des liens très étroits avec l'Histoire qu'elle ambitionne de recomposer à sa manière. On voit bien une trame romanesque bâtie autour des conflits raciaux, économiques et sociologiques des Antilles esclavagistes. Mais sur le plan strictement littéraire, on a l'impression que l'auteure renoue avec la veine ethnographique qui caractérisa la littérature antillaise du début du siècle jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848. En évitant soigneusement d'aborder de front le problème de l'esclavage, on dirait que la romancière békée rend compte, à l'instar des premiers écrivains blancs, mais avec l'exotisme en moins, des spécificités de son île: l'écologique avec l'insularité de la Martinique, la beauté de sa mer, la fertilité de son sol et la menace perpétuelle du volcan Pelé; l'économique avec les grandes plantations et l'essor, puis la crise du sucre; le politique et son cortège de rivalités dont la course entre les Solis et les Tara pour le leadership local, puis l'influence de la Métropole ne sont qu'une illustration parmi tant d'autres; enfin le sociologique avec les conflits raciaux entre Blancs, Mulâtres et Noirs. Ce sont autant de paradigmes, avec l'esclavage, uniquement en toile de fond,

qui constituent l'essentiel d'un récit généalogiquement et intrinsèquement dépendant de l'Histoire. Si tant est que :

De par sa définition élémentaire, le roman historique a pour fonction la représentation (fictionnelle) du passé (effectif.) Dans sa tâche, il met en jeu l'Histoire, en deux sens : L'« Histoire-événement » ou Histoire-temps, elle-même subdivisée en Histoire passée et en Histoire présente ou contemporaine ; et l'« Histoire-discours » ou historiographie. (Bernard 7)

Dès lors le livre de Jaham est extraordinairement historique, car il ne coupe pas les « liens très forts qui unissent aux Antilles histoire et littérature. La circulation entre les deux champs est incessante » (Rochmann 9). C'est, en effet, le théâtre de tous les bouleversements sociaux et politiques qui secouent la Caraïbe, la France, ses colonies et par extension le reste du monde.

Les éléments du péri-texte attestent de cette portée historique du roman. Contrairement au titre, « Le sang du volcan », un peu imagé, à notre avis, la couverture du roman, quant à elle, paraît plus expressive. En effet, ce tableau quadrichrome, représentant d'anciens esclaves brandissant les chaînes qu'ils viennent de briser, suggérerait, vraisemblablement, les thèmes de l'esclavage et la lutte pour l'émancipation. En guise de page de présentation, on a le résumé du premier volume : *L'or des îles*. Et puis, un second texte : « De l'or des îles au Sang du volcan : une plongée dans l'histoire » utilisé comme une postface, fait le tour d'horizon des grands événements qui ont bouleversés le monde et avertit le lecteur sur l'origine historique du récit qu'il va bientôt lire. Comme André Schwarz-Bart dans *La mulâtresse Solitude* (1972), Jaham crédibilise son récit à l'aide d'une bibliographie et une carte géographique annotée représentant les lieux historiques et géographiques où se dérouleront la plupart des temps forts de son récit à suivre et agrémenté tout à l'aide d'une « encyclopédie » comportant les différentes déclinaisons anthropologique, géographique et linguistique du créole. Tous ces éléments du péri-texte, comme une preuve justifiant les sources historiques réelles du roman, rentrent dans le schéma d'une stratégie rhétorique de persuasion recherché par Jaham. Afin de mieux ancrer son roman dans le cadre spatio-temporel des Antilles de l'époque, elle utilise, par exemple, des expressions du terroir, recourt aux lieux et aux personnages connus, exploite quelques documents officiels et manie les grandes dates historiques avec dextérité. Un échantillonnage rapide de la langue de la romancière békée montre un foisonnement de termes locaux et d'expressions typiquement créoles qu'il est fastidieux

d'énumérer tous ici. Cependant ils sont la preuve de son souci d'exactitude, de l'attachement à la Caraïbe, et, surtout de son ardent désir de restituer les choses telles qu'elles furent dans leur contexte historique. Comme dans la plupart des œuvres littéraires de la période abolitionniste et post-abolitionniste, Marie-Reine de Jaham emploie un éventail de mots que l'on retrouve déjà chez Léonard Sainville, Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau ou même les époux André et Simone Schwarz-Bart. Ce sont, entre autres: «bakoi» ou «bakoua», chapeau de paille grossière; «Béké»: colon, maître, Blanc créole; «câpre», «câpresse»: métis(se) qui a surtout du sang noir; «Habitation»: terme pour désigner l'ensemble formé par la plantation, la maison de maître et les cases des esclaves; «quimboiseur»: sorcier, guérisseur; «marron»: esclave fugitif; «Mulâtre», «Jaune»: noms pour désigner tout métis noir et blanc; «zombie»: revenant ou fantôme, souvent, c'est un esprit «maléfique» à l'instar de celui de Boukman qui hante, à l'époque, l'existence de tous les colons antillais. Tous ces termes et bien d'autres sont une espèce de «lieux communs» qui marquent l'époque esclavagiste et où se retrouvent tous les auteurs antillais, quelle que soit leur origine sociale et raciale. A cela, on peut ajouter d'autres vocables plus ou moins usités chez les uns et les autres. En ce qui concerne Marie-Reine de Jaham, il n'est pas rare de rencontrer, au détour de chaque phrase, des termes comme: «Da» pour désigner généralement l'esclave assignée aux tâches domestiques et surtout à qui revient la garde des enfants; guildive (eau-de-vie); maby (boisson fermentée héritée des Caraïbes); maître-case (maître de la plantation), etc. A côté de ces mots, on trouve aussi chez Jaham, un penchant pour les tournures idiomatiques ou pour la langue créole elle-même. Par exemple, pour désigner le Jour de l'An, elle utilise la tournure «Joud'Blanc», parce que traditionnellement, c'est le jour où l'on s'habillait en blanc. Plus loin, on lit: «Nègre gros sirop», pour décrire un esclave mal dégrossi; ou encore «vaval» pour carnaval. Mais, de l'intention de l'auteure, la vraisemblance est ce qui donnerait plus de crédibilité à son récit. A ce dessein, elle recourt aux lieux et aux personnages connus.

Si l'on excepte la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Domingue (devenu Haïti après son indépendance), la France, l'Angleterre, le Dahomey (aujourd'hui Bénin), le Liberia, le Togo, le Cameroun, l'Ethiopie, l'Afrique, l'Amérique et des villes comme Paris, Bordeaux, Fort-de-France, ce qui est déjà beaucoup, il n'y a vraiment pas de lieux connus et reconnus, comme l'est, dans le roman de Sainville (19), l'habitation Leyritz devenue aujourd'hui un grand hôtel de luxe. Par contre, il y a une pléiade de personnages connus. Le livre pullule de personnalités politiques de l'époque. Les plus célèbres sont: Marie-Josèphe-Rose Tascher de la

Pagerie qui deviendra l'Impératrice Joséphine, après son mariage avec Napoléon Bonaparte, Thomas Jefferson, président des Etats-Unis, Richelieu, Colbert, Louis XVI, Robespierre, Poincaré, Louis Philippe, Jules Ferry, François Arago, etc. A côté de ces derniers, il y a la fine fleur de l'intelligentsia métropolitaine qui milite, au sein de l'association «Les Amis des Noirs», pour l'abolition de l'esclavage: Victor Hugo, Condorcet, Mirabeau, l'Abbé Grégoire, Victor Schœlcher, Alphonse de Lamartine, Alexandre Dumas père et fils, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Sthendal, Eugène Delacroix, Paul Gauguin, etc.

Les militaires sont tout aussi présents. Les plus en vue sont : Rochambeau, le général Victor Hugues, chargé par la Convention de faire appliquer le décret d'abolition de l'esclavage, le général Cavaignac, chef des modérés, il est contre l'Abolition, Magloire Pelage, officier de couleur, se rallie à Richepance du corps expéditionnaire venu rétablir l'esclavage en Guadeloupe, ce dernier essuiera la révolte de l'officier mulâtre Delgrès et ses troupes. De toute la multitude des grandes figures historiques qui peuplent l'univers jahamien, les esclaves se taillent la part du pauvre. Ils sont peu nombreux et parcimonieusement nommés. Boukman et Toussaint Louverture, Théodore, Népomucène, Arsène, Domba, Momo, Romain, Aristide, Zabulon et Mabouya font exception.

L'exploitation des documents et l'utilisation des dates historiques montrent encore davantage la volonté de l'auteur de faire un roman historique. Le texte officiel le plus utilisé comme référence est sans conteste le Code noir. Cette loi censée protéger légalement les esclaves fut instaurée par une ordonnance de mars 1685 par Louis XIV. En effet, il témoigne de la cruauté et de la barbarie des esclavagistes français de l'époque. Dans *Le sang du volcan*, ce document est indirectement cité comme ici, lorsque le narrateur fait boire la "guildive" aux seuls colons blancs et non pas aux esclaves. C'est parce que cette espèce d'eau-de-vie, tout comme le rhum, était interdite aux esclaves par le Code noir, en son article 23, qui recommandait de ne pas: «. . . donner aux esclaves de l'eau-de-vie de canne ou guildive, pour tenir lieu de subsistance mentionnée en l'article précédent. » Raison pour laquelle dans le roman, pendant les premiers soulèvements, les esclaves s'attaquent d'abord au "fruit défendu" comme c'est le cas lorsque Da Léone rapporte les faits suivants à sa maîtresse: «Y sont en train d' piller le magasin à provisions. Y a plein d'nègres du voisinage qui sont venus les rejoindre. Z'ont déjà commencé à boire du rhum et à danser.» (205)

Le Code noir sera aussi cité, mais de façon directe, à plusieurs reprises dans le roman, par exemple dans cette réplique du Marquis de Bouillé à Mlle Rosamonde: «A l'origine, le Code noir donnait aux affranchis

les mêmes droits qu'aux libres de naissance. » (60) En mettant dans la bouche d'un de ses personnages,—en l'occurrence un homme de loi, le Gouverneur de la Martinique, lui-même—, censés connaître et surtout faire appliquer le Droit, on voit très bien que Jaham se sert de l'article 59 du Code noir, qui stipule: «Octroyons aux affranchis les mêmes droits, privilèges et immunités dont jouissent les personnes nées libres . . . » De la même façon, la romancière utilise le décret du 28 mars 1792 sur l'égalité des droits politiques entre les colons blancs, les hommes de couleur et les Nègres libres: «Les hommes de couleur et nègres libres doivent jouir ainsi que les colons blancs de l'égalité des droits politiques » (103). Elle exploite aussi la déclaration de principe, en prélude à l'Abolition, promulguée le 4 mars 1848 par le Gouvernement provisoire et qui décrète que: «Nulle terre française ne peut plus porter d'esclaves.» On la retrouve dans la bouche du capitaine Valdor sous cette forme: «Aucun sol français ne peut porter d'esclaves. Voilà, ce qu'a décidé le gouvernement provisoire » (242). Mais mention ne sera faite nulle part du décret du 27 avril 1848 relatif à l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises, sinon sous des formes biaisées. Ainsi, afin d'arrêter les émeutes que l'affichage, par le gouverneur Husson, de la déclaration de principe avait causées en Guadeloupe et en Martinique, surtout à Saint-Pierre, le gouverneur Rostoland décrète l'abolition le 22 mai 1848. L'un des protagonistes du roman lui dira: «Croyez-moi, Monsieur le gouverneur. L'histoire retiendra cette date du 22 mai comme celle de la victoire des Noirs de la Martinique» (323). Mais en réalité, on sait que l'abolition de l'esclavage avait déjà été votée en France le 27 avril 1848.

Même avec autant de minutie dans l'exploitation des détails historiques, *Le sang du volcan* ne peut pas se lire comme un ouvrage d'Histoire authentique et cela malgré un ancrage très fort dans l'historiographie des Antilles et de la Métropole. Même sa profusion de dates, d'événements et de personnages réels, reconnaissables ou reconnus, ne saurait lui conférer ce statut, car l'objectivité de l'auteure ne sort pas toujours exempte de tout soupçon dans un exercice de style où Histoire et fiction se mélangent. Au niveau de la réception et de l'horizon d'attente, le doute du lecteur et la suspicion de parti pris qui pèsent sur l'auteure relativisent singulièrement la valeur historique du livre, mais cependant, renforcent par la même occasion son aspect d'œuvre de fiction. De ce fait, moins qu'un document historique de référence, *Le sang du volcan* se lirait plutôt comme un roman, mais un roman somme toute fastidieux, avec tout le côté subjectif de la fiction, même si celle-ci s'appuie sur l'Histoire. S'il existe une harmonie parfaite entre Histoire et fiction, entre le vrai et l'imaginaire, les deux s'imbriquant parfaitement, comme constaté plus haut,

il y a cependant un maillon essentiel qui manque à cet ensemble au moment de restituer les faits: c'est le topos de l'esclavage. Cette entorse— peut être souhaitée—rend bancal la cohésion historique, mais surtout, elle sape la vraisemblance tant recherchée par l'auteure et ne présente plus le livre que comme un lieu de la spécificité du discours dominant, celui du maître, dont le fait annihile le discours minoritaire, celui de l'esclave. Autrement dit, à travers un discours oublieux de l'esclavage, Jaham livre son point de vue, mais de la perspective du dominant, comme cela se faisait à l'époque anté-abolitionniste.

Les attentes suscitées par le péri-texte et l'exploitation du contexte historique des Antilles de l'époque font espérer que *Le sang du volcan* sera un livre sur l'esclavage plus qu'autre chose, et qu'il correspondrait à ce que Rochmann, citant Toni Morrison, écrivait il y a peu: «Les livres sur l'esclavage n'ont qu'une seule intrigue. On est esclave et on veut en sortir» (5). Mais l'examen du héros romanesque, qui est celui des procédés structuraux internes le plus significatif de tout œuvre, contredit cette assertion.

Selon Philippe Hamon, plusieurs facteurs peuvent aider à identifier un héros romanesque. En effet, c'est le personnage le plus typé, le plus caractérisé et celui qui occupe les lieux stratégiques du récit. Principal protagoniste dont dépendent l'apparition et la disparition des autres personnages, dans certains cas il est l'incarnation des valeurs idéologiques positives d'une société. Par rapport à ces critères, seuls deux personnages du roman de Marie-Reine de Jaham remplissent toutes les conditions pour mériter la fonction de héros. Ce sont deux familles, les puissantes dynasties Solis et Tara. Elles tiennent la vedette du début jusqu'à la fin du livre. En effet les Solis, la dynastie blanche, gèrent depuis deux siècles la Volcane, la plus belle plantation de la Martinique, par ailleurs convoitée par les Tara, une famille métisse devenue riche grâce au négoce du sucre. Le livre de Jaham relate les péripéties de la rivalité ancestrale entre les descendants respectifs des deux clans. Intrigues, empoisonnements, batailles sourdes, mais dévastatrices, désir de vengeance, amitié, amour et états d'âme, tout est dévoilé au lecteur. L'auteur raconte plus de 123 ans d'affrontements claniques que ni la Révolution française, ni l'épopée napoléonienne, ni même la révolte des esclaves de Saint-Domingue et l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises ne viendront interrompre. Pendant que les deux dynasties s'entre-déchirent pour le pouvoir, elles surprennent l'ascension si redoutée, mais inévitable, d'un troisième clan, celui des esclaves qui se rebellent pour leur émancipation et la fin de *l'establishment*. Alors qu'on s'attend à une focalisation du récit en direction de cette nouvelle donne, tout se passe



comme si l'émergence de la classe des Noirs, esclaves de toujours, n'était qu'une action adjuvante dont l'auteure se sert pour mieux mettre en exergue la classe des maîtres parmi laquelle les métis sont relativement marginalisés. La suprématie écrasante des maîtres paraît inversement proportionnelle au nombre d'esclaves présents dans l'île. Les esclaves sont, lit-on, quatre-vingt mille pour trente mille Mulâtres et seulement neuf mille Blancs. Or Jaham semble privilégier la minorité féodale des maîtres, car c'est l'histoire de celle-ci qui nous est racontée —la masse étant une fois de plus muselée—. En effet, les maîtres sont les seuls à qui elle donne la parole et pour lesquels elle consent de montrer, sur plus de quatre cent pages, les préoccupations. Certes, elle feint parfois de ne pas ignorer la misère des esclaves. Une misère qu'elle dépeint, mais alors très peu, à travers le prisme du dominant. Ainsi, elle fait jouer le "beau rôle" à certains personnages békés, comme Joséphine qui se demande : «Pourquoi certains êtres étaient—ils toujours des victimes ?» (24), avant de se tourner vers Da Zézette, sa nounou: «Et tu trouves normal d'être esclave ?» (24) A y regarder de très près, on pourrait mettre ces bonnes intentions sur le compte des élucubrations—et non de convictions profondes—d'une adolescente qui se cherche une personnalité et dont l'innocence et la naïveté peuvent encore se lire dans cette question: «Qu'est-ce qui pouvait bien se passer quand un mari retrouvait sa femme dans leur chambre ?» (39) Car, devenue plus tard l'épouse de Napoléon, elle n'empêchera pas celui-ci de rétablir l'esclavage qui venait d'être abolie dans sa patrie. Et qui plus est, elle l'en a encouragé.

Plus loin, Jaham revisite les rapports de force entre maîtres et esclaves sous la perspective du mythe dichotomique du bon et du méchant maître. La figure mythique du bon maître est incarnée par tous les descendants de Solis; de Anna jusqu'à Akwaba, en passant par Patrick et Arthur. Tous ont des rapports d'exception avec leurs esclaves qu'ils ont affranchis bien avant l'heure. Ils les envoient à l'école et leur donnent même un lopin de terre autour de l'Habitation. La reconnaissance des esclaves, dans ces cas là, est souvent immédiate. A ce propos, l'exemple de Jonas est édifiant: «N'ai-je pas appris à lire et à compter dans l'école de l'Habitation ? Ne suis-je pas devenu un Noir instruit, par la bonté des Solis? » (77) Ces rapports privilégiés entre esclave et bon maître prennent une dimension qui étonne parfois. La stratégie rhétorique de Jaham montrant toute la magnanimité du maître envers ses esclaves fait mouche à chaque fois qu'elle invalide et inhibe le statut peu enviable d'esclave pour le présenter sous un jour meilleur. Il en va ainsi de l'amitié entre Patrick le patron de la Volcane et Jonas l'esclave qu'il a affranchi. «Ensemble les deux hommes s'étaient attelés à la tâche et de ce travail partagé était née une amitié

solide» (75). Elle se consolidait tous les jours et prenait des proportions jusque-là inimaginables entre un maître et un esclave. En effet, les deux se jurèrent fidélité en scellant un pacte de sang. «De son couteau, Jonas fit une légère entaille à son poignet, puis à celui de Patrick, et mêla leurs deux sangs» (153). Patrick fait l'impasse sur sa condition sociale de maître et celle d'esclave (même affranchi) de Jonas qu'il traite d'égal à égal: «Toi et moi, il y a deux choses que nous ne pouvons pas faire: la première, c'est de nous mentir l'un à l'autre, la seconde, c'est d'abandonner le combat (128). Et puis plus loin, Jaham écrit: «Longuement, avec désespoir, les deux hommes s'embrassèrent dans l'aube naissante tandis que résonnait à leurs oreilles le gémissement de la canne à sucre agonisante» (126).

La figure mythologique du méchant maître est occultée dans *Le sang du volcan*. Sauf pour le cas, devenu de ce fait atypique, de Léo Duchamp de Chastagné qui, alors que la plupart des maîtres l'acceptent sans trop de problèmes, refuse que son esclave joue du gro-kâ aux heures de travail: «Mon esclave Romain fait exprès de me provoquer en battant du tambour gro-kâ pendant le travail. [. . .] Trois fois déjà, j'ai surpris ce misérable en train d'enfreindre mes ordres. Ce matin encore, la canaille a récidivé» (265).

Avec une certaine justesse de ton, Marie-Reine de Jaham adopte un discours dont l'effet persuasif escompté est de susciter la compassion, puis la sympathie du lecteur face au «drame» que vivent les « pauvres » colons amenés à perdre leurs privilèges à cause de l'abolition de l'esclavage. Dès lors qui ne s'apitoierait pas sur le sort d'Akwaba de Solis, acceptant de faire la paix (malgré elle ?) avec Phœbé Tara, une descendante de l'ennemi juré ? Qui n'apprécierait pas, à leur juste valeur, le courage et la détermination de cette même Akwaba qui, sachant la fin proche, s'accroche à sa terre: «Quitter la Volcane ? Jamais. C'est là que j'ai vécu, c'est là que je mourrai. » (417) Tout se passe comme si les plus persécutés étaient les maîtres et non la masse maintenue sous le joug de l'esclavage. Le récit jahamien, en choisissant de mettre en avant ces mêmes maîtres, donne l'impression qu'on est retourné à la période d'avant l'abolition de 1848, époque où le Nègre esclave ne constituait pas encore un objet d'attention particulière. Les rares fois que Jaham ose faire parler des Nègres, ce n'est jamais ceux que l'idéologie esclavagiste désigne par « mauvais nègres », comme Boukman, Toussaint Louverture, Delgrès, c'est-à-dire ceux qui se révoltaient contre les maîtres ou incitaient leurs congénères à se battre pour la liberté, mais plutôt des comparses sans personnalité et dont le dévouement pour le maître est sans faille. C'est le cas de Da Zézette, convaincue du sacerdoce qu'est sa condition d'esclave au service du maître, elle affirme: «heureusement qu'on aut'esclaves on est là pour faire marcher les plantations ! hein ! Pasque sans nous . . . » (24) ou bien les «nègres blanchis

sous le harnais” que sont Népomucène, Arsène et Zabulon. Aigris par leur condition, leur attitude dénuée de toute ambition conquérante ressemble plutôt à une résignation: «Depuis longtemps ils avaient perdu l'espoir de conquérir la liberté et la seule chose qu'ils demandaient, c'était de finir leurs jours dans la tranquillité. » (29) Tous les actes de rébellion des jeunes esclaves sont mal vus, invalidés et présentés comme des gamineries catastrophiques: «Qu'est-ce qu'y veulent, hein ? La liberté ? Jamais y l'auront. ![. . .] Les Blancs ont besoin d'nous aut' pour cultiver la canne. [. . .] Qu'est-ce qu'elles deviendraient, leurs plantations sans les esclaves ? » (29) Un inventaire sommaire des différents protagonistes en présence laisse apparaître un déficit de représentativité largement en défaveur des esclaves, soit onze personnages insignifiants sur un total de plus de 155 que compte le livre. Fait surprenant, la famille Solis à partir de laquelle on vit l'histoire du roman n'a pas d'esclaves. Une réalité qui ne cadre pas avec le contexte de cette époque. Personnages «in absentia», les esclaves présumés des Tara ou les autres ne sont que conjecturés, jamais montrés. Ils n'interviennent point directement dans le déroulement et le dénouement de l'intrigue. Leurs actions, sans véritable emprise sur la trame du récit, ne sont que des incantations. On a l'impression d'assister de nouveau au musellement des esclaves y compris les affranchis qui pourtant ont conquis la liberté au prix de leur sang. Cette stratégie d'invalidation confirme ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de héros martiniquais. Une lacune qu'un Glissant comblera avec la mythification d'un marron du nom de Longoué qu'il élèvera au rang de héros créole dans *Le quatrième siècle* (1964).

Dans le microcosme jahamien, le sort des Mulâtres est montré sous de meilleurs auspices. On les voit jouissant à peu près des mêmes droits que les Blancs; même s'ils se battent contre ceux-ci pour le pouvoir et contre l'hégémonie politique. Presque tous appartiennent à la classe des maîtres. Les Mulâtres de Marie-Reine de Jaham sont plutôt instruits qu'illettrés et esclaves. Aucun n'occupe la fonction d'esclave d'habitation qui traditionnellement leur échoit dans toute société esclavagiste telle que peinte chez un Schwarz-Bart ou un Sainville, par exemple. Leur dessein principal auprès des esclaves qu'ils rejoignent comme, avant eux, Dominique ou Solitude, les héros respectifs de Sainville et de Schwarz-Bart, n'est pas la liberté, mais plutôt le maintien de l'esclavage. Delgrès mis à part, on ne verra aucun Mulâtre marronner dans le roman de Jaham. Encore que, si Delgrès «marronne» avec ses hommes, c'est parce que l'auteure veut rester fidèle à l'histoire événementielle telle qu'elle a eu lieu. En revanche, la plupart des Mulâtres, à l'instar de la famille Tara, ont le droit de circuler, d'aller s'instruire en Métropole comme Charles Tara et Perrinon, le premier

homme de couleur à être admis à l'école Polytechnique à l'âge de vingt ans ou Germain, dont la fonction de directeur adjoint d'un théâtre, haut lieu de culture, est loin d'une sinécure à cette époque là. Plus tard, il sera président de la nouvelle assemblée locale. Pour compléter le tableau, on voit Cyrille Bissette, petit-fils naturel de Gaspard Tascher de la Pagerie et neveu de l'Impératrice Joséphine, animant la «Revue des colonies», un journal hautement influent et politiquement stratégique.

En somme, on note que le discours du *Sang du volcan*, même lorsqu'il n'encourage pas ouvertement le système esclavagiste, favorise beaucoup les maîtres en faisant la part belle à leurs intérêts. C'est leur discours qui est dominant, c'est par eux et pour eux que vivent les autres protagonistes du récit. Les autres, c'est-à-dire les esclaves, n'étant que des faire-valoir. Face à une telle disproportion, on est tenté d'interroger les objets de valeur du roman afin d'identifier le rhème, c'est-à-dire la véritable *topique* du livre et le prédicat psychologique de Marie-Reine de Jaham au moment où elle écrit *Le sang du volcan*.

Chez presque tous les écrivains post-abolitionnistes, il existe toujours un héros individuel, de préférence un nègre marron, au centre de l'intrigue du livre. Ceci est valable pour Glissant, Sainville et dans une moindre mesure Chamoiseau et Schwarz-Bart, pour ne citer que ceux-ci. D'emblée, cette technique « prévient » le lecteur et l'introduit au centre de la problématique esclavagiste. En plus, ce héros, esclave fugitif, refuse l'assimilation et la servitude pour la liberté. Il fuit donc pour se sauver et se préserver du système. Marie—Reine de Jaham rompt avec cette tradition en proposant, non pas un héros individuel, mais un héros collectif incarné par les familles rivales Solis et Tara dont les intérêts sont loin d'être la quête de la liberté. Les objets de valeur qui transparaissent de la lecture de ce héros collectif se déclinent, non sous la forme de l'émancipation et de la liberté, mais de la survie économique et du pouvoir politique, les véritables thèmes du roman.

La survie économique est l'un des véritables enjeux du *Sang du volcan*. Ruinés par la crise du sucre et la concurrence de la betterave sucrière nouvellement introduite en France, acculés par la vigueur des mouvements de revendications noirs, les Békés se sentent obligés, malgré eux, de s'allier aux Mulâtres, espérant ainsi sauver leur suprématie et leur pouvoir de maîtres. Mais flairant le profit qu'ils peuvent faire de cette alliance, les Mulâtres cherchent à tirer la couverture de leur côté en montant les enchères pour donner leur soutien. Après avoir promis aux Grands Békés de s'allier à eux face à la montée des revendications des esclaves et à une situation économique alarmante, ils se rétractent au dernier moment car, disent-ils: «Nous n'avons pas l'intention de partager avec les Blancs le

mérite de l'abolition» (312). Sachant que l'abolition de l'esclavage ne sera qu'à leur avantage, les Mulâtres réalisent qu'ils ont un bon coup à jouer afin de pouvoir enfin renverser la donne politique à leur avantage.

Leurs avoirs se comptaient en or, maisons magasins—Ils laissaient aux Blancs la terre et les aléas de l'agriculture. Leur pouvoir devenait chaque jour plus considérable. Par un étonnant tour de passe-passe, eux qui avaient durant tant d'années réclamé à cor et à cri le maintien de l'esclavage se posaient à présent en champions de l'émancipation et se préparaient à en cueillir les fruits. (Jaham 230)

Conscients de leur poids économique, les Mulâtres, sous la houlette de Charles Tara, brillant avocat et homme d'affaires avisé, vont négocier avec les abolitionnistes métropolitains à Paris. Ainsi, avec la bénédiction de Schœlcher, Bissette, Charles Tara et sa fille Phœbé tentent d'obtenir le soutien de Lamartine, Pages, Arago et les autres membres du Gouvernement provisoire, afin de s'attirer l'électorat noir qui verra bientôt le jour. De leur côté les Blancs, organisés en groupes de pression tels que le club Massiac, les Traditionalistes, les Patriotes, ne capitulent pas. De stratégie en stratagème, ils tentent de s'entendre au lieu de faire la guerre aux Mulâtres. Devant la tournure que prennent les négociations, le gouverneur Rostoland préfère rester optimiste: «Par de-là les haines fugaces, on finit toujours par s'entendre sur l'essentiel. L'argent. Seule la passion de l'argent est tenace» (325). On aura remarqué que, de toutes ces tractations, la classe des Noirs (affranchis et esclaves) est marginalisée à la fois par les Mulâtres, les Békés et même par tous les groupes de pression, Abolitionnistes, Loges maçonniques, Association des Amis des Noirs et tous les Libres penseurs parisiens supposés défendre leurs intérêts. Du coup, il apparaît que même sous de bonnes intentions, comme celle de l'émancipation des esclaves, se cachent parfois des ambitions égoïstes et mercantiles inavoués. A ce propos, il n'y a qu'à voir la composition du Gouvernement provisoire de la République où ne siège aucun Noir.

Dans le domaine de la politique justement, après le décret d'abolition de l'esclavage, chaque clan se bat pour ses propres intérêts. D'abord les Békés. Au bord de l'implosion, les anciens maîtres tentent de défendre leurs acquis jusqu'au bout. Avec une opiniâtreté sans faille, alors même que le volcan est en pleine irruption, que la population est désemparée et ne cherche à survivre à la coulée de laves et de fumée, l'administration locale n'a qu'une idée en tête: organiser des élections afin de rattraper le pouvoir politique, puisque les Békés ont déjà perdu la bataille économique.

L'attitude du sénateur Amédée Knight est d'un cynisme sans équivalent. Au lieu de s'occuper du lot de réfugiés qui affluent sous sa fenêtre, il s'affère plutôt autour d'un télégramme électoral à envoyer à tous les administrateurs municipaux de l'île:

Où en étions-nous, Idoine ? [ . . . ] Convoque à Saint-Pierre tous les maires à réunion que je tiendrai mardi 6 mai cinq heures du soir à mon bureau. Signé : sénateur Knight. [ . . . ] Envoyez-moi immédiatement ce télégramme. (Jaham 415)

Les Mulâtres ne sont pas en reste. Puissants et conscients de l'être, ils infiltrent tous les arcanes du pouvoir en tentant d'y imposer au moins un des leurs. Après avoir passé une alliance avec les abolitionnistes, Tara et son clan voient d'un mauvais œil Schœlcher président la Commission d'émancipation et essaient d'imposer Bissette au poste: « Trop de pouvoir accordé à Schœlcher nous affaiblirait. Il lui fallait un concurrent. Nous l'avons avec Bissette. Alors tout n'est-il pas pour le mieux ? » (Jaham 273) La bataille qui s'en suit est hautement stratégique.

On voit bien que toutes les tractations sont loin d'être bénéfiques aux Noirs, même l'Abolition. Trop invisibles, ils n'assistent même pas aux discussions. Les retombées politiques de l'abolition de l'esclavage et les nouvelles dispositions qu'elles impliquent sont tout ce qui compte pour les Békés et les Mulâtres, car: « Aujourd'hui, l'or des îles n'est plus le sucre, [ . . . ] C'est la liberté. Un vrai pactole » (Jaham 274). « L'avenir, ce sont les Noirs qui l'incarnent, par la force du suffrage électoral » (Jaham 325). Tout se passe comme si l'abolition n'était qu'une sorte de filon d'or qu'il ne faut pas laisser entre des mains inconnues, surtout, lorsqu'elle semble être le meilleur moyen de bouleverser la donne sociale au profit des futurs maîtres en permettant l'alternance, des Békés aux Mulâtres, des pouvoirs politique et économique sans que les Noirs y soient mêlés de trop près.

Au terme de cette analyse, il ressort que le changement semble choquer Marie-Reine de Jaham, une contemporaine de Glissant, Chamoiseau, Schwarz-Bart, Sainville, qui aujourd'hui, en donnant l'impression d'écrire un roman historique sur l'esclavage, occulte sciemment ce qui pourrait être l'essentiel, c'est-à-dire les esclaves et leur quête de liberté. Son œuvre historicisante valorise les maîtres et invalide les esclaves. En reprenant l'histoire des Antilles de façon linéaire, elle souscrit, à sa manière, à la validation de cette histoire positiviste qui prend en compte les événements à partir d'une chronologie qui a un repère fondamental: la naissance du Christ. En ne prenant aucune distance vis-à-vis de cette histoire officielle,

elle ferme, pour la deuxième fois, la porte de l'Histoire aux Antillais, la première fois étant le long silence de près de quatre siècles qu'a duré la Traite négrière. Plus grave, cette attitude refoule le passé—qu'elle a voulu tant déterrer à coup de dates et de figures historiques—en reniant la mémoire qui est le lieu même de l'Histoire antillaise, plus que l'historiographie officielle où cette Histoire ne figure pas. Le marron qui, selon Glissant, incarne le mythe fondateur de l'Histoire antillaise reste encore une essence primaire aux yeux de Marie-Reine de Jaham et le marronnage une déviance. Ne fait-elle pas dire à un de ses personnages: « Chez-moi les Noirs ne marronnent pas, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils sont heureux ! Heureux ! » ? (72) De là à affirmer que le vrai propos, c'est-à-dire le prédicat psychologique ou le rhème de ce livre est une forme de nostalgie du « paradis perdu » ne semble pas excessif; car sa quête semble traverser *Le sang du volcan* de bout en bout. On a l'impression que la romancière békée regrette ce passé où les Békés étaient tout puissants et où tout leur appartenait. Est-ce la raison pour laquelle l'une de ses héroïnes, Akwaba de Solis, la propriétaire de la Volcane, meurt ensevelie dans les laves de la montagne Pelée, sans avoir été dépossédée de la terre, ce bien qu'elle avait tant aimé et dont elle a pris le soin de léguer à son petit-fils, afin que la dynastie se perpétue et que rien ne change ? D'autre part, même si le livre de Jaham plaide apparemment pour l'émancipation des esclaves, il montre par contre que celle-ci ne résulte que de la bonne volonté des Blancs, et que le rôle des Noirs n'a jamais été ni significatif, ni déterminant dans la conquête de leurs droits.

*Je remercie Marie-Christine Rochmann pour m'avoir suggéré l'idée de ce travail et surtout pour m'avoir encouragé grâce à ses remarques pertinentes.*

**University of Minnesota**

## Works cited

- Bernard, Claudie. *Le passé recomposé*. Paris: Hachette, collection "Supérieur", 1996.
- Chamoiseau, Patrick. *L'esclave veil homme et le molosse*. Paris: Gallimard, 1997.
- Glissant, Edouard. *Le quatrième siècle*. Paris: Seuil, 1964.
- Hamon, Philippe. *Texte et idéologie, valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*. Paris: P.U.F., 1984.
- Jaham, Marie-Reine de. *Le sang du volcan*. Paris: Robert Laffont, collection "Pocket", 1997.
- Lara, Oruno. *Histoire de la Guadeloupe de la découverte à nos jours*. Paris: Nouvelle librairie universelle, 1921.
- Lukács, Georges. *Le roman historique*. Paris: Payot, 1972.
- Rochmann, Marie-Christine. *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*. Paris: Karthala, 2000.
- Sainville, Léonard. *Dominique Nègre esclave*. Paris: Présence africaine, 1978.
- Schwarz-Bart, André. *La mulâtresse Solitude*. Paris: Seuil, collection "Points", 1972.
- Schwarz-Bart, André et Simone. *Un plat de porc aux bananes vertes*. Paris: Seuil, 1967.